



EXPOSITION

'CONGO *Passé composé*'

5 FEV - 1 AVRIL 2023

Galerie Angalia 10-12 rue des Coutures Saint Gervais Paris 3e

**Vernissage d'ouverture  
de la galerie Angalia  
4 février 2023**

Exposition collective  
*CONGO / Passé composé*  
5 février au 1<sup>er</sup> avril 2023

## CONGO / Passé composé

Exposition collective

Du 5 février au 1<sup>er</sup> avril 2023

---

Vernissage le samedi 4 février de 17h à 20h

---

Pour son exposition inaugurale à Paris, la galerie Angalia a choisi de présenter une sélection d'œuvres en rapport avec l'histoire de la République démocratique du Congo. Il ne s'agit pas d'une exposition sur l'histoire du Congo, mais sur la façon dont les artistes congolais abordent l'histoire de leur pays dans leur travail.

Elle réunit une vingtaine d'œuvres réalisées par 10 artistes. Toutes sont de création récente (2008-2022), excepté un groupe de photographies datant des années 1970.

### Le rapport à l'histoire des artistes congolais

De prime abord, sans doute à cause de la forte visibilité de l'art populaire (Moke, Chéri Samba, Chéri Chérin, etc.), l'art congolais semble davantage porté sur la chronique de l'actualité que sur l'exploration du passé. Or, cette impression s'avère infondée. Les artistes contemporains – en particulier les plus en vue – puisent fréquemment dans l'histoire de leur pays, même s'ils en font rarement l'objet central de leur travail. Certains abordent l'histoire de manière ponctuelle, par exemple dans le cadre de séries, d'autres en font la trame de fond d'un travail qui puise dans le passé sans le représenter de manière directe.

NB : les noms en italique désignent les artistes non présentés dans l'exposition.

La **période précoloniale** a fait l'objet de travaux récents de *Sammy Baloji* et d'*Eddy Kamuanga*. Le premier y explore les rapports entre les communautés Kongo, les commerçants portugais et le Vatican, et met en lumière les créations textiles précoloniales. Le second, dans son style caractéristique initialement développé

en hommage au peuple Mangbetu, explore l'héritage du Royaume Kongo.

Parmi les artistes qui se nourrissent du passé précolonial sans que leurs œuvres traitent explicitement de ce thème figure aussi *Hilary Balu*, qui mène régulièrement des recherches sur la dimension spirituelle de la société précoloniale, particulièrement sur les objets culturels.

Le traitement de la **période coloniale** nous confronte inévitablement à la violence – entendue au sens large, c'est-à-dire incluant la domination, l'humiliation et la négation d'une culture. Dans la grande Rotonde de l'Africa Museum de Tervuren, une grande sculpture d'*Aimé Mpane* évoque la décapitation du chef Lusinga, dont le crâne fut ramené à Bruxelles en guise de trophée, dans ce qui restera comme le prélude du règne de la brutalité à l'époque de l'Etat indépendant du Congo.

Parmi la jeune génération, deux artistes explorent les heures sombres de la période Léopoldienne (tournant des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles), symbolisée par les violences à grande échelle infligées aux autochtones, particulièrement dans le contexte de la collecte du caoutchouc. Catheris Mondombo, peintre sur bâches, montre les crimes plein champ et en grand format. Avec ses points de couture textile, il répare symboliquement les victimes. Même tension compassionnelle et humaniste dans le traitement du jeune peintre Théo Mwamba, 25 ans. Dans les deux cas, l'exploration du passé s'inscrit dans une démarche introspective. Et de fait, le traitement de l'histoire vise parfois davantage à libérer la victime – ou en l'occurrence ses descendants – qu'à dénoncer le bourreau.

Tout à l'opposé, Steve Bandoma ne cherche pas à documenter la période coloniale. Partisan de la restitution, il souligne les effets actuels de l'anéantissement des cultures et des cultes de son pays sous l'ère coloniale. Le fait colonial lui sert de base à un militantisme africaniste qui s'exprime dans son travail par des représentations symboliques.

*Sammy Baloji*, expert dans l'exploration des archives historiques, montre la domination coloniale de manière concrète, en se servant le cas échéant de détails, comme pour mieux

transmettre l'inhumanité du principe colonial. Dans son travail, qui consiste selon ses mots à « inverser l'effacement de l'histoire », il procède par collecte de données et de documents visuels. Par exemple ces images sur les quotas de collecte de mouches auxquels étaient soumises les populations d'Elisabethville dans les années 50 (*Essay on Urban Planning*, 2013).

Hormis les travaux historico-artistiques de Baloji, rares sont les œuvres qui donnent à voir la vie au Congo belge dans les années suivant la deuxième guerre mondiale. Rien par exemple sur la « force publique » ou sur les « évolués » dans les années 50. Relevons au passage que l'homme était pratiquement absent des tableaux des peintres de l'ère moderne, notamment les artistes du Hangar, chez qui les représentations étaient dominées par la nature.

L'évocation de la **période postcoloniale** prend trois formes significatives.

Elle est abordée sous l'angle de la mémoire par la photographe Gosette Lubondo. Née en 1993, c'est-à-dire dans les années où s'ouvre la bascule entre le Zaïre et le Congo moderne, elle aborde l'histoire sous l'angle du patrimoine congolais. Elle chemine dans les ruines d'infrastructures nationales à l'abandon, ce qui la conduit à revisiter l'histoire de son pays. Mais en réalité, son travail porte davantage sur le passage du temps et sur la mémoire que sur l'histoire à proprement parler.

L'autre moteur de l'exploration historique postcoloniale est la nostalgie, l'un des thèmes de prédilection de *JP Mika* par exemple, dans sa période de figuration narrative. Nostalgie des années de l'Indépendance, d'une époque de relative prospérité, d'un temps où le Zaïre étonnait le monde avec « le combat du siècle » en 1974, et enfin nostalgie des années de paix.

Cette paix perdue depuis maintenant plus d'un quart de siècle, c'est-à-dire depuis les grands bouleversements régionaux des années 1990, est l'un des thèmes de travail du sculpteur Freddy Tsimba, auteur d'œuvres en douilles d'une incomparable puissance, d'abord dédiées aux victimes de la sale guerre qui se poursuit dans l'Est du Congo, mais dont la portée se veut universelle.

## L'exposition

L'exposition montre la façon dont les artistes congolais abordent l'histoire nationale dans leur travail. Elle n'a pas vocation à illustrer toutes les périodes, qui de fait ne sont pas toutes couvertes. Si la plupart des œuvres évoquent des faits particuliers, certaines ont plutôt vocation à restituer le climat d'une époque.

L'exposition s'ouvre sur l'évocation de la colonisation. D'abord avec des œuvres incisives de Steve Bandoma, saisissantes interprétations du choc des civilisations né de l'accaparement de l'Afrique par l'Europe au 19<sup>e</sup> siècle, puis avec des tableaux de Théo Mwamba. S'appuyant sur des photographies historiques qui constituent la trame de ses tableaux, Théo rend hommage aux victimes de l'Etat indépendant du Congo. C'est une séquence dominée par la figure tutélaire et glaçante de Léopold II. Sur le même thème mais avec un traitement différent, Catheris Mondombo présente un grand format intitulé *Barbarie* (2021), une poignante évocation des mutilations infligées aux Congolais par les agents coloniaux. Une deuxième œuvre de Catheris évoque la construction du chemin de fer (*Congo-Océan*, 2021).

Chéri Benga représente Patrice Lumumba, l'incontournable figure iconique de l'indépendance congolaise (*Lumumba*, 2011).

Les années post-indépendance sont celles du « bon vieux temps » pour Chéri Chérin, auteur d'un tableau en noir et blanc qui côtoie des photos de Gaston Diakota datant des années 1970. Où l'on voit, notamment, l'emprise de la mode vestimentaire occidentale, à laquelle s'attaquera plus tard le président Mobutu dans sa quête de « l'authenticité ».

Les années 1970 évoquent une relative prospérité nationale. C'est le temps de l'affirmation zairoise et de l'apogée médiatique des années Mobutu avec le mythique combat de boxe Ali/Foreman de 1974 à Kinshasa, auquel Francis Mampuya consacre un tableau décalé, dans son habituelle veine semi-abstraite (*Je reviens au pays de Lumumba*, 2023). Mais les lendemains déchantent. *Le dictateur*, un tableau de Francis Mampuya, symbolise le rendez-vous manqué du Maréchal président avec le

printemps démocratique au début des années 1990. Le pays s'enfoncé dans la crise.

Gosette Lubondo explore les vestiges de ce passé : les infrastructures ferroviaires à l'abandon, une école prestigieuse désertée, et à Gbadolite l'ancien palais du Maréchal Mobutu en ruines, y compris le mausolée en marbre érigé pour sa première épouse Marie-Antoinette (*Requiem pour la terre de lait*, 2022).

Les gueules cassées de Freddy Tsimba (série *Les rescapés*), œuvres en douilles fondues, nous entraînent sur le terrain de la géopolitique régionale, qui a prolongé et amplifié la crise nationale des années 1990 en transformant l'Est du pays en une zone de non-droit. Un buste féminin en chaines (*Silhouette effacée n°2099*, 2015) symbolise particulièrement les violences faites aux femmes. Un tableau de Kura Shomali (*Lembele*, 2019) montre un soldat défait, et Francis Mampuya exprime avec *Un ange déchu* la désillusion des Congolais face à l'action en demi-teinte de la communauté internationale.

## Artistes présentés dans l'exposition

Steve BANDOMA (1981, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Chéri BENGA (1957, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Chéri CHERIN (1955, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Gaston DIAKOTA (1950, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Gosette LUBONDO (1993, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Francis MAMPUYA (1967, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Catheris MONDOMBO (1992, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Théo MWAMBA (1997, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Kura SHOMALI (1979, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

Freddy TSIMBA (1967, RD Congo), vit et travaille à Kinshasa.

4

### Illustration 1<sup>ère</sup> page :

Théo Mwamba, *Elati biso*, 2021

Théo Mwamba, 25 ans, est tout juste diplômé de l'Académie des Beaux-arts. Il fait partie des jeunes artistes congolais accompagnés par le fonds d'impact Ébalé. Ce tableau, qui évoque les heures sombres de l'histoire du Congo Belge, appartient à l'une de ses deux premières séries.

## Visuels disponibles



1. Steve Bandoma, *Sans titre*, 2015, technique mixte sur papier, 150 x 100 cm  
© PCP - Courtesy Angalia et l'artiste



4. Francis Mampuya, *Le dictateur*, 2007, huile sur toile, 157 x 157 cm  
© PCP - Courtesy Angalia et l'artiste



2. Chéri Chérin, *Le bon vieux temps*, 2022, acrylique sur toile, 117 x 187 cm  
© PCP - Courtesy Angalia et l'artiste



3. Gosette Lubondo, *Imaginary Trip II #1*, 2018, tirage jet d'encre sur papier Hahnemühle Photo Rag 308 g., 50 x 75 cm  
© Gosette Lubondo - Courtesy Angalia et l'artiste



5. Théo Mwamba, *Elati biso*, 2021, impression et acrylique sur toile, 130 x 130 cm  
© PCP - Courtesy Angalia et l'artiste

## Informations pratiques

Galerie Angalia  
10-12 rue des Coutures Saint Gervais  
75003 Paris  
**> à partir du 5 février 2023**  
Ouvert du mardi au samedi  
Mar. 12h – 19h  
Mer. à sam. 11h – 19h  
07 81 72 30 62  
[galerie-angalia.com](http://galerie-angalia.com)

## Contacts :

Pierre Daubert (directeur)  
[daubert@galerie-angalia.com](mailto:daubert@galerie-angalia.com)  
06 32 10 55 80

Karin Barlet  
[barlet@galerie-angalia.com](mailto:barlet@galerie-angalia.com)  
06 13 92 18 72